

une toile de théâtre. L'astre de feu est caché derrière le voile sombre d'un épais nuage ; de tous côtés jaillissent des traits de lumière qui, d'un centre commun, s'épanouissent en cercle, comme dans les tableaux de nos églises, les rayons d'une gloire. L'azur du firmament s'harmonise avec les légers nuages qui flottent dans l'espace semblables à des flocons de laine moelleux, ici blancs comme neige, là trempés dans la pourpre, plus loin couleur de rose et d'orange : ce sont des franges d'or, des écarins de rubis, des voiles transparents, des mousselines diaphanes, des éponges imprégnées d'aurore, des bouffées de fumée tourbillonnantes qui s'élèvent d'encensoirs d'argent, des toiles magiques où un pinceau aux mille couleurs a tracé, sur un fond diapré, les nuances de l'arc-en-ciel. *Cæli enarrant gloriam Dei!* "Les cieux racontent la gloire de Dieu." Ainsi la Divinité, cachée à nos regards mortels, laisse paraître, dans la création, des reflets de ses immortelles beautés.

\*.\*

Nous couchons sur les bords d'un détroit où Monseigneur, malgré les attaques furibondes d'enragés maringois, tire du lac pour notre souper deux poissons.

Il faut savoir que Monseigneur est un grand pêcheur et qu'il ne perd pas une occasion de jeter sa ligne à l'eau. Certes, c'est là un amusement qui, dans sa signification mystique, convient très bien à un successeur des apôtres. L'Ecriture sainte ne nous représente-t-elle pas, à plusieurs reprises, saint Pierre et saint-Jean jetant leurs filets dans les eaux de Génézareth ? Jésus dit à Pierre : "Dorénavant tu seras pêcheur d'hommes."

\*.\*

Ce matin nous partons à cinq heures. Le vent souffle de l'avant, fort, régulier. Le spectacle est vraiment saisissant ; le lac est sombre ; de grosses vagues d'au moins cinq pieds de hauteur se suivent à perte de vue, en renversant leur sommet blanchissant : vous diriez une armée de chevaux blancs, au galop, agitant leurs crinières. La masse énorme est en mouvement, et vous vous sentez balancés sur le sein de la plaine ondulante. Le canot monte sur le dos des vagues, et pour un instant il s'y arrête, suspendu ; puis, le terrain manquant sous lui, il descend dans des caves, et navigue comme au fond d'un étroit valon entre deux collines liquides. La proue de l'esquif frappe du nez les ondes qui viennent menaçantes à sa rencontre, et l'eau en étincelles humides jaillit par dessus bord. Respirez si vous le pouvez. Il est beau de voir Okouchin, avec son œil d'aigle, debout à l'avant du canot, son grand aviron à la main, prenant la vague tantôt en flanc, tantôt en travers ; au milieu du silence solennel il dit un mot sec et bref, et les avirons se modèrent, nous glissons doucement jusqu'au fond de l'abîme ; il prononce un autre monosyllabe, et tous les avirons ensemble, mus comme par un ressort, travaillent dru et fort, nous remontons au sommet de la vague. Okouchin a la conscience de sa position, il sait qu'il a treize vies entre les mains. Ne crains rien, pilote, tu portes César et sa fortune !

Cependant César paraît sérieux, sa figure s'allonge, ses doigts crispés serrent la barre du canot, et son regard fixe s'étend sur le lac en courroux. Je ne veux pas dire que Monseigneur ait peur. Non, au contraire, pour un voyageur qui n'a pas l'habitude de la navigation en canot d'écorce, il est très résolu, très décidé. Quand le guide a dit : "En avant, il n'y a pas de danger," il est le premier à mettre le pied à bord. Comme de juste, lorsque le vent souffle trop fort, ou que les rapides bouillonnent et s'agitent plus qu'il ne convient, je crois qu'il éprouve certaines émotions que sa volonté ne réussit pas toujours à refouler au fond du cœur. Le soldat, pour être brave, n'en connaît pas moins le péril ; mais le devoir parle-t-il, il sait le mépriser. "A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire," a dit le grand Corneille.

Le vent souffle avec trop de violence pour nous permettre de doubler une pointe longue de trois milles, nous la coupons par deux portages. Le premier nous transporte dans un petit lac aux eaux limpides comme le cristal, sur les bords du-

quel nous prenons notre déjeuner, au pied de longs pins ; l'autre nous conduit sur cette plage battue par la tempête. Le Père Nédélec prend plaisir à nous faire la morale :

—Soyez patients, messieurs, ce n'est pas le dernier désappointement que vous rencontrerez. Dans ce pays-ci, en voyage, il n'y a pas moyen de prévoir quoi que ce soit, une journée d'avance. Il faut savoir se conformer aux circonstances de temps et de lieu. Dans tous les cas, nous ferons pour le mieux.

\*.\*

Aujourd'hui, à Montréal, vous fêtez saint Jean-Baptiste ; nous, je puis dire que nous l'imitons. Comme lui, nous vivons dans la solitude, et nous sommes la voix qui crie dans le désert à toutes ces peuplades : "Préparez les voies du Seigneur." Il va se faire ce jour-là une grande dépense d'éloquence. Si j'avais un discours à prononcer, je commencerais par ces paroles d'un citoyen de l'Assomption, qui disait : "Messieurs, c'est une noble idée que d'être Canadien-Français." Puis, au lieu de parler, selon la vieille coutume, du canon grondant à Carillon, de Montcalm tombant sur les plaines d'Abraham enveloppé dans les plis de son drapeau, de Salaberry, le Léonidas canadien, tous sujets rebattus, je m'écricrais :

"Canadiens, rappelez-vous cette expédition glorieuse à la Baie d'Hudson, exécutée, en 1585, par une centaine de soldats, Français et Canadiens, conduits par le chevalier de Troyes. Sous ses ordres commandaient trois frères qui ont laissé leurs noms gravés aux pages de l'histoire : de Sainte-Hélène, de Maricourt et l'immortel d'Iberville. D'Iberville allait, pour la première fois, faire connaissance avec un pays qu'il devait étonner plus tard de ses hardis exploits, et parcourir si souvent en vainqueur. Ils partent de Montréal au cœur de l'hiver, la raquette au pied, traînant à leur dos sur des tobaganes leurs armes et leurs provisions. Arrivés à Mattawa, ils attendent la débâcle, construisent des canots, et, sur une flottille en écorce, il remontent l'Ottawa pour descendre ensuite, comme nous le faisons aujourd'hui, la rivière Abitibi jusqu'à la baie du Nord. Tombant à l'improviste sur le Fort de Moose, ils s'en emparent sans coup férir. Successivement, ils mettent à la voile pour le fort Rupert, puis pour le fort Albany ; ils prennent d'assaut ces deux postes, font la garnison prisonnière et se trouvent en possession d'un immense butin en pelleteries de toutes sortes.

"Aujourd'hui, après deux cents ans, suivant la même route, poursuivant des conquêtes non moins nobles, nous rallumons sur les grèves désertes le feu de leur campement, nous réveillons le bruit de leurs pas endormies sous les feuilles des forêts, et nous évoquons du tombeau de l'oubli le souvenir de leur hardiesse, de leur bravoure et de leur patriotisme."

P. S.—25 juin.—Il est neuf heures du matin. Nous partons dans cinq minutes. Nous avons passé ici vingt-quatre heures sous la tente. Cette nuit le vent a diminué sans pourtant tomber tout à fait, la traversée est de cinq milles, et le lac mou-tonne promet de nouvelles émotions à ceux qui ne sont pas passés maîtres dans l'art nautique.

(A suivre)

## LE PORTRAIT

HISTOIRE PAR LETTRES

I

ADAME Juliette Fuss, née de Gilly, a la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'elle vient d'éprouver en la personne de son époux, monsieur Jean Fuss, décédé le 21 mars 1886.

II

A MADAME X....

Ma chère amie,—Toi qui connais tant d'artistes, ne pourrais-tu m'indiquer quelque peintre, capable de faire un portrait ressemblant ? Merci d'avance.

Avril 1886.

JULIETTE FUSS.

III

A M. LÉON DURAND, ARTISTE-PEINTRE

Monsieur,—J'apprécie beaucoup votre talent. Aussi,

dans le malheur qui me frappe, est-ce à vous que je m'adresse de préférence. Voici ce dont il s'agit : Je désirerais avoir le portrait de feu mon mari. Voulez-vous vous charger de cette commande. Si vous acceptez, comme je l'espère, soyez assez bon pour venir me voir. Nous nous entendrons plus facilement de vive voix au sujet de certains détails.

Mai 1886.

VEUVE JULIETTE FUSS.

IV

AU MÊME

Cher monsieur,—Je vous envoie la photographie de mon mari. D'après elle, vous pourrez commencer votre tableau. Seulement, n'oubliez pas qu'elle laisse à désirer au point de vue de la ressemblance. M. Fuss était beaucoup mieux que cela. Il avait le nez moins fort et l'air plus jeune. Je compte recevoir bientôt votre visite ; vous me donnerez des nouvelles de votre travail.

Juin 1886.

JULIETTE FUSS.

V

AU MÊME

Cher monsieur et ami,—Je suis encore à me demander comment j'ai pu oublier un détail aussi important. Sachez que les yeux de M. Fuss étaient bleus, d'un bleu très clair ; quant à son regard, il n'avait pas d'expression bien particulière. Si vous aviez encore besoin de quelques renseignements, venez me trouver. J'ai toujours un vif plaisir à causer avec vous.

Juillet 1886.

JULIETTE FUSS.

VI

AU MÊME

Cher ami,—Merci de l'empressement que vous avez mis à terminer le portrait. "Encore quelques retouches, me dites-vous, et tout sera fini." Dès que j'ai appris cette bonne nouvelle, je suis allée commander le cadre. J'ai choisi quelque chose de sobre, ainsi qu'il convenait. A bientôt, n'est-ce pas ? Au milieu de la solitude où je vis, vos visites me sont une très douce distraction.

Août 1886.

JULIETTE.

VII

AU MÊME

Mon cher ami,—Demain, je me rendrai à votre atelier, afin de voir le portrait achevé. Je suis certaine qu'il me satisfera. Dans deux ou trois jours, le cadre commandé sera prêt. A demain.

Septembre 1886.

JULIETTE.

VIII

AU MÊME

Cher Léon,—J'aime mieux vous l'avouer très franchement : votre tableau ne m'enchantait pas le moins du monde. Il est affreux ! La ressemblance est très exacte, cependant. J'ai immédiatement reconnu M. Fuss. C'était bien son visage sérieux, son air sévère. Et, néanmoins, c'est affreux, je le répète. Je me résoudrai difficilement à avoir constamment sous les yeux cette horreur. J'espère que votre amour propre d'artiste ne se froissera pas de cet aveu, et que vous me pardonnerez ma franchise. N'oubliez pas que je vous attends ce soir, à l'heure du dîner.

Octobre 1886.

VOTRE JULIETTE.

IX

AU MÊME

Mon cher Léon,—Ce que nous allons faire du portrait ? Je n'en sais, ma foi, rien. Tu comprends que je ne désire guère l'avoir chez moi. Patiente encore quelques jours, et garde-le à ton atelier, jusqu'à ce que nous ayons trouvé une solution. Je vais essayer de m'en débarrasser.

Novembre 1886.

TA JULIETTE.

X

A MADAME EULALIE FUSS.

Ma chère tante,—Je sais l'attachement que vous avez toujours eu pour feu mon mari. Aussi je me fais un devoir de vous offrir le portrait du regretté défunt. C'est l'œuvre de M. Léon Durand, un jeune peintre de beaucoup de talent. Acceptez ce souvenir ; vous me ferez plaisir. Votre nièce dévouée.

Décembre 1886.

JULIETTE FUSS.

XI

Madame veuve Juliette Fuss, née de Gilly, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Monsieur Léon Durand, artiste-peintre.

Avril 1887.

CARLOS.

**Un arbre patriotique.**—C'est de Metz que nous vient cette nouvelle. Pendant deux nuits de suite un drapeau tricolore a été arboré sur un arbre abri ant la statue du maréchal Ney. Deux fois le drapeau a été enlevé. Deux fois il a été remis. Cent marks de récompense ont été promis à qui ferait connaître ce compatriote. Un anonyme a envoyé à la police le nom d'un habitant. La police s'est rendue chez lui. L'habitant était paralytique. Furieuse d'avoir été bernée, elle fait abattre l'arbre. Le lendemain sur le tronc était cloué un écriteau avec cette inscription :

MORT POUR LA PATRIE !